

De l'arrière au front : quelques réflexions sur un exercice du bataillon de chars 24

Autor(en): **Arcis, Guy de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **116 (1976)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-650375>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

De l'arrière au front

Quelques réflexions sur un exercice du Bataillon de chars 24

Il ne s'agit pas de reprendre ici par le détail le déroulement de l'exercice « Balotade » joué par le Bataillon de chars 24 pendant la dernière semaine de son CR 70 à Bière, mais de faire part de quelques réflexions auxquelles — chef d'une section de chars — j'ai pu me livrer pendant le déroulement de cet exercice. D'emblée on me pardonnera de livrer une appréciation qui — compte tenu de mon rôle d'exécutant à un échelon subalterne — sera nécessairement incomplète.

Selon un schéma désormais classique et imposé par la configuration topographique, Rouge tenait les pentes du Marchairuz et avait poussé sur les hauteurs qui dominant immédiatement Bière à l'ouest (Biolley, Chantemerle et Bellevue). La mission de la Cp de chars I/24 — au matin de ce dernier lundi du CR — était de reprendre et de tenir Chantemerle et Bellevue.

1. EXERCICE DE TIR ET ORGANES DE SÉCURITÉ

Mon propos n'est pas de m'attarder à l'exercice de tir proprement dit, mais on me permettra une remarque sur *la sécurité*.

Un officier subalterne est désormais attaché à chaque section de combat et prend place — à titre d'organe de sécurité — sur le char du chef de section. Je ne nie pas l'utilité de cet officier qui contrôlera, lors de l'exercice « à sec », avec son camarade chef de section, les mesures de sécurité propres à assurer le tir projeté; il faut relever cependant que ces contrôles ne peuvent être faits efficacement que pour le char sur lequel l'organe de sécurité a pris place: c'est un lieu commun de rappeler que chaque char se trouve dans une « situation de tir » différente (position par rapport aux troupes d'accompagnement, aux autres chars; distance réelle jusqu'aux buts désignés, vision des buts, etc.).

Bien plus, et paradoxalement, cette « situation de tir » changera d'autant plus que les chefs de char auront pris l'initiative (combien souhaitable au demeurant) d'utiliser au mieux le terrain, en gardant

des distances, en recherchant les couverts, en s'efforçant en un mot d'avoir une attitude tactique aussi judicieuse que possible, autrement dit — et c'est là le paradoxe en ce qui concerne la sécurité — meilleurs seront les chefs de char, plus difficile (voire parfois impossible) sera la tâche de l'organe de sécurité. Par ailleurs, lorsqu'on sait combien l'emploi du téléphone extérieur du char, pour suivre les ordres radio, est malcommode à l'organe de sécurité, juché, tant bien que mal, sur la tourelle du char en mouvement, on devra convenir que le rôle de cet officier est souvent illusoire.

On peut remédier à ces difficultés — et s'il est estimé que l'organe de sécurité est indispensable — en plaçant un officier subalterne sur chaque char ou au moins accompagnant chaque patrouille; l'organe de sécurité sera muni d'une prise double qui lui permettra de brancher une garniture de bruit au poste de commande radio du chef de char (ce moyen était utilisé couramment dans les ER pour l'instruction du tir en mouvement et ce « bricolage » m'a paru très judicieux), à défaut, un appareil radio portatif pourrait également permettre d'intervenir à temps dans le trafic radio.

Mais sans ces moyens minima le contrôle de la sécurité pendant le tir me paraît tout à fait illusoire et, dès lors, autant supprimer les organes chargés de cette tâche, les chefs des sections combattantes étant parfaitement capables de contrôler les mesures de sécurité pendant l'exercice « à sec ».

2. EXERCICE DE SOUTIEN

A la fin de la première journée, après plusieurs exercices de tir, alors que la compagnie de chars avait pris Chantemerle et Bellevue et que la compagnie de grenadiers avait progressé plus avant encore, sur les pentes du Marchairuz, ordre leur fut donné de tenir.

Nos chars avaient roulé toute la journée: il fallait du carburant; nous n'avions plus de munitions et nous ne savions ce que le lendemain nous réservait; nous n'avions pas mangé depuis midi et nous nous apprêtions à passer la nuit (heureusement — j'ose à peine l'écrire — chaude et étoilée!) sur les hauteurs désertiques de la zone des butts. Cela signifie que les commandants de compagnie devaient faire intervenir les échelons de soutien.

Et là se posaient deux problèmes immédiats :

- De temps, tout d'abord: ESARI¹ était installé dans un bois à quelques douze kilomètres du « front », alors qu'ESAVA¹ se trouvait au Camp romain à 2-3 km. Le commandant de compagnie devait, dès lors, obligatoirement tenir compte du temps nécessaire à la transmission de sa demande, selon le circuit troupe de combat — ESAVA — ESARI; à cela s'ajoutait le temps nécessaire au chargement puis au déplacement des camions pour nous rejoindre, après avoir passé par ESAVA, ainsi que le temps du service de parc sur place.
- De quantités: livrés à nous-mêmes sur ces hauteurs, il était impossible que nous nous embarrassions de matériel excédentaire; seul le nécessaire devait nous être amené, mais l'essentiel ne devait pas manquer.

Cependant ce sont là des problèmes techniques dont l'analyse plus poussée serait fastidieuse. Aussi me contenterai-je de relever la satisfaction de chacun lorsque ESAVA nous annonça par radio la venue prochaine de notre colonne de camions; bientôt seraient résolus nos soucis techniques et nos problèmes de ravitaillement.

Le lendemain matin, l'ennemi nous contraignait à décrocher, mais l'après-midi nous pouvions contre-attaquer; puis... « disloquer » vers notre lieu de démobilisation, le soutien s'organisant chaque fois selon le même procédé, et cela pendant trois jours entiers.

3. QUE PENSER D'UN TEL EXERCICE ?

En ce qui me concerne, c'était la première fois que je participais à un exercice de soutien où la cuisine n'était pas représentée par un seul autocuiseur vide sur le pont d'un camion, mais fonctionnait réellement; ni le service des munitions simulé par un carton de munitions à blanc dont personne ne savait que faire et ne disposait, par conséquent, jamais!

Cette première expérience m'a paru extrêmement profitable, tant pour les cadres que pour la troupe, en mettant en évidence les rapports de confiance indispensables entre la section de commandement et les

¹ Voir à ce sujet l'article du major A. Nicati, « L'échelon de ravitaillement vu dans le terrain », R.M.S., juillet 1970, p. 316. Réd.

sections de combat d'une part, ainsi qu'entre les troupes combattantes et les échelons de soutien du bataillon d'autre part. Cette confiance se matérialise — dans le cadre de la compagnie — par un autocuiseur de soupe chaude amené par camion « au front »: l'automobiliste chargé de la cuisine sait que sans lui ses camarades n'auront rien à manger et nous autres « au front » comptons sur sa venue. De même — au niveau du bataillon — le commandant de compagnie ou l'officier de compagnie fera l'impossible pour avoir la liaison avec l'arrière (montage de la téléantenne, homme de liaison, etc.), s'il a besoin d'un détachement de l'atelier avant de pouvoir continuer l'exercice; et les mécaniciens sauront s'ils sont indispensables, alors que parfois, dans un exercice véritablement fictif, on se contente de constater qu'il n'y a pas de liaison!... Mais aussi que faire d'une jeep vide « appelée atelier », conduite par un soldat qui n'a que l'envie de dormir?

Un tel exercice présente encore un autre avantage: il permet d'engager tout le personnel de la compagnie. Chacun sait combien il est difficile pour un commandant de compagnie, qui, par exemple, dirige le tir de ses sections de chars, de contrôler le travail de sa section de commandement.

Par ailleurs — et ceci n'est pas non plus négligeable — cet exercice permet à la section de commandement de jouer un rôle qui correspond exactement à ses fonctions sans qu'elles apparaissent comme « mineures » par rapport à celles des sections de combat. Autrement dit, chaque groupe dans le cadre de ses devoirs se rendra compte qu'il ne vaut qu'avec la collaboration des autres. L'esprit de corps au sein de la compagnie et du bataillon s'en trouvera renforcé.

Cependant cela n'est possible que si les commandants de compagnie ou les chefs de section accordent une confiance entière au travail qui se fait à l'arrière et si cette confiance est méritée par le soutien. Il faut reconnaître que dans ce domaine, alors que « le front » est dépendant de l'arrière dans une si grande mesure, la « débrouillardise » (bien souvent nécessaire pourtant) est ici cause de désorganisation, de perte de temps et d'énervement.

C'est pour la même raison qu'une discipline stricte doit être exigée de chacun, tout particulièrement de celui qui est appelé à se déplacer seul: c'est ainsi qu'un de nos automobilistes a été la cause d'innombrables messages radio entre ESARI-ESAVA et notre PC de compagnie,

parce qu'il avait estimé — logiquement peut-être au regard des kilomètres à parcourir — qu'il pouvait aller d'ESARI directement auprès de sa compagnie sans passer par ESAVA qui le recherchait. Défaut dans l'ordre donné? Manque de discipline?

4. CONCLUSIONS

Je ne cacherai pas que cet exercice m'a beaucoup appris. Tout d'abord en mettant en évidence l'indispensable cohésion qu'il doit y avoir entre les combattants et le soutien pour le bon fonctionnement d'un bataillon de chars; mais il faut relever que ce résultat ne s'obtiendra que si la confiance s'établit entre le « front » et « l'arrière » par une discipline scrupuleuse et une connaissance approfondie du rôle de chacun dans le système.

Si je pouvais émettre un vœu, je proposerais que des exercices aussi complets soient répétés fréquemment, puisqu'ils montrent à chacun le but à atteindre de façon évidente; trop souvent, me semble-t-il, dans un exercice de soutien fictif (atelier = jeep vide) le but ne peut être atteint, au niveau de l'exécutant subalterne du moins, car « le naturel revient au galop » dès que se font sentir la fatigue, la passivité, dont la conséquence inévitable est le manque d'intérêt.

A cet égard, « Balotade » — en créant pour chacun une situation nécessaire au bon fonctionnement du Bataillon pendant trois jours — a indiscutablement fait la preuve de l'utilité d'un tel exercice « réel ».

Premier-lieutenant Guy d'ARCIS